

YANN BOURDON

1 POLAR

RESCAPE'

RESCAPE

1



*Un grandissime merci à
Tania sans qui ces livres
ne seraient pas ce qu'ils sont.*

*Également, un grand merci à mes sources
d'inspirations, Gaëlle, Louise, ainsi que toutes
les personnes qui ont crues en moi et qui m'ont
permis page après page d'écrire ces romans.*

RESCAPE

—
1
—

POLAR

YANN BOURDON

RESCAPÉ © 2021, Yann Bourdon & Tania Larroque
Toute reproduction est interdite sans l'autorisation de l'auteur.
1ère édition

ÉDITION : BoD - Books on Demand, info@bod.fr
IMPRESSION : BoD – Books on Demand, In de Tarpen 42, Norderstedt (Allemagne)
Impression à la demande
ISBN : 978-2-3222-6662-3
DÉPOT LÉGAL : Mai 2021

BOULOGNE-BILLANCOURT

AUTOMNE 2019

1

MARC

IL Y A UN AN

Les personnes qui me côtoient savent que j'ai un caractère bien trempé. Je suis franc du collier et ils ne s'y méprennent absolument pas. Je tiens celui-ci des années passées dans mes différentes familles d'accueil, deux au total. Pour un gamin orphelin dans mon genre, ce n'était vraiment pas beaucoup.

La première, un jeune couple avec peu de moyens, a décidé de m'adopter pour les aides que l'état leur donnerait. Je ne me rappelle plus grand-chose de ces années-là. Je sais simplement que ce couple m'a logé jusqu'au début de ma puberté, pendant huit années. Je n'acceptais pas la perte de mes parents, je fuguais sans cesse. Ils en ont eu marre et m'ont abandonné malgré l'argent facile qu'ils se faisaient sur mon dos.

Il se sera écoulé trois années horribles au sein d'un internat, avant que d'autres personnes daignent s'intéresser à moi. Lorsqu'on est orphelin et adolescent, c'est d'autant plus compliqué. Un beau jour cependant, la roue du destin a tourné en ma faveur.

La deuxième famille d'accueil est apparue sans que je

CHAPITRE UN

m'y attende, tels des anges au paradis de la solitude. Un vieux couple, plus aimant, plus aisé, d'une cinquantaine d'années chacun. J'ose dire vieux, car c'est très rare que des cinquantenaires décident d'adopter des adolescents. D'ailleurs, en règle générale, on leur refuse ce droit.

Mais pourquoi ont-ils fait ce choix de l'adoption ? Ce n'est pas bien compliqué à comprendre. Trente années de galère, des millions de minutes à tenter de procréer, en vain, voil  leur raison principale. Ils se sont battus pour moi et ont changé ma vie du tout au tout.

Alors que je grandissais au sein de leur cocon, ils m'ont expliqué avoir vu en moi la détresse profonde que j'avais accumulée, une détresse qu'eux-mêmes pouvaient ressentir.

Aujourd'hui et comme le veut le cycle de la vie, ils m'ont malheureusement quitté. Il fallait s'y attendre, j'ai quarante-cinq ans et personne n'est  ternel. Ils me manquent  norm m nt.

Tous les jours, je pense à eux, leurs sourires ridés, les batailles qu'ils ont menées pour me donner un avenir meilleur... Je me dois de ne pas les oublier, et quoi de mieux que de pratiquer ce sport qui les définit si bien : le vélo.

Nous partions tous les week-ends en balade, à valdinguer au gré du vent et des chemins qui s'ouvraient à nous. Pour moi, ce sport représente à lui seul la liberté, la joie, le partage. Merci, Papa, merci, Maman, pour ces souvenirs inestimables.

Ce sport, c'était toute ma vie, la seule jeunesse profitable. Mes études, mon avenir m'importaient peu, le vélo était tout pour moi. Je ne pensais donc jamais

pouvoir m'en passer, jusqu'à ce jour qui m'a bouleversé à tout jamais.

C'était un samedi matin comme tous les autres. Je m'étais levé à 8 heures, en exécutant ma petite routine habituelle, commençant par observer à travers une de mes grandes baies vitrées de mon duplex, le temps que le ciel pouvait nous offrir.

Étonnamment, il était clément pour un mois d'octobre. Grisâtre, le soleil bien camouflé derrière ses épais nuages, cependant rien de véritablement perturbant pour faire deux, trois tours de pédales. La météo avait prévu une pluie matinale, mais il n'en était rien.

J'étais donc de très bonne humeur et avais décidé de réveiller ma femme qui, malgré la luminosité ambiante, dormait toujours paisiblement.

— Kat, tu sais ce que l'on pourrait faire de si bon matin ? lui dis-je en la caressant doucement.

Un bruit d'ogre surgit de sous la couette, ce qui me fit sourire.

— Hmm...

— Réveille-toi, j'ai une petite idée en tête, qui ne devrait pas te décevoir.

La libido chez les hommes est bien moins complexe que chez une femme. L'envie m'était venue, elle, ne l'avait absolument pas.

— Va faire ton tour et laisse-moi dormir s'il te plaît, me dit-elle en se recouvrant à nouveau le visage de notre épaisse couette hivernale.

Soit, comment pouvais-je lui en vouloir ? Un samedi matin, après une grosse semaine de travail, la plupart des

CHAPITRE UN

personnes préfèrent une bonne grasse matinée qu'une partie de culbutage.

Je n'insistais pas, comme le ferait tout bon homme bien éduqué dans un monde imaginaire parfait. Je descendis dans la cuisine me préparer mon petit déjeuner hyperprotéiné, en faisant bien attention de ne pas réveiller mes deux enfants, Bérénice et Paul qui, eux, pouvaient profiter pleinement du week-end pour se reposer.

À peine une heure plus tard, j'avais déjà enfilé ma tenue ultra sportive, moulante, censée me protéger des aléas climatiques, mais surtout des chutes régulières que l'on pouvait avoir en forêt, en hors-piste.

Ma femme, qui finalement s'était levée, était accoudée sur le comptoir de la cuisine juste en face de moi et ne pouvait pas s'empêcher de se moquer de ma personne.

— Rassure-moi, tu as mis un caleçon, Marc ? me demanda-t-elle alors que je tenais la poignée de porte d'entrée de l'appartement, prêt à me carapater.

— C'est très marrant ça, tu as fait l'école du rire ? Bois ton café et si tu as le temps, j'aimerais que tu fasses le linge. Merci !

J'avais un caractère assez autoritaire, ce que semblait apprécier Kat, puisqu'elle ne m'avait jusqu'à maintenant jamais repris sur ma façon peu commode, je l'accorde, de lui demander les choses.

D'un regard, je compris qu'elle le ferait. J'acquiesçai d'un mouvement de tête, puis me dirigeai vers le sas de l'immeuble, ouvris la lourde porte d'entrée, pour avancer vers mon local personnel à quelques pas de là.

Une fois devant mon box, au moment d'enlever le cadenas qui sécurisait mon précieux deux roues, je ressentis comme un mauvais pressentiment, ou alors c'était dû à ce temps sec, ne dépassant pas les 8°C, qui me hérissait les poils de mes bras.

Je n'y prêtai pas une grande attention. Je défis le cadenas, puis dans la seconde, enfourchai mon nouvel engin, qui m'avait couté un bras et un rein, pour une longue balade à pleine vitesse dans ce merveilleux bois de Boulogne, là où nous étions censés nous retrouver.

Autour de moi, tout n'était que beauté et plénitude. Le ciel grisâtre ne voulait pas céder sa place au beau turquoise, que nous pouvions avoir régulièrement quelques semaines plus tôt. Il donnait au lieu de rendez-vous une touche étrange de gaieté.

Pendant quelques minutes à attendre mon groupe de potes, comme à leur habitude, en retard, je regardais cet arbre qui me faisait face, que je connaissais si bien. Un majestueux chêne, deux fois centenaire, qui commençait à perdre ses feuilles et qui longeait ce large sentier emprunté par de nombreux promeneurs dans la journée.

Soudain, l'envie me vint de soulager ma vessie de l'énorme bol de café englouti une heure auparavant. Je m'approchai de cet arbre, le contournai et commençai à uriner sur le buisson qui se camouflait derrière lui, en prenant bien garde, comme tout pudique indéfectible, qu'aucun promeneur ne puisse zieuter mes parties intimes.

Je chantonnais des airs d'opéra, alors que le flux liquide qui s'amassait à mes pieds me soulageait, lorsqu'un abruti

CHAPITRE UN

que j'affectionnais particulièrement eut la bonne idée de me surprendre dans ce bref instant d'égarement.

— MARC ! me hurla-t-il, réussissant à me faire sursauter, salissant par la même occasion mes chaussures fraîchement nettoyées.

— Bordel ! Lukas, tu me saoules, grandis un peu s'il te plaît ! lui crié-je, énervé de m'être fait avoir aussi aisément.

C'était le plus grand farceur de la bande et le seul que je continuais de voir depuis ce jour. Originaire de la Californie et comme tout Américain qui se respecte, il avait la fâcheuse habitude, bien que cet usage soit désuet de nos jours, de le faire remarquer.

Comment s'y prenait-il ? Simplement en reprenant toute personne qui ne prononcerait pas son prénom correctement. Il était très important pour lui de souligner le " s " quand on souhaitait l'interpeller "*Lukasse*", car oui, il aimait vivre en France, mais n'appréciait pas notre accent si cru et linéaire.

— Range ton lombric, remonte ta bragette et retourne-toi, que je te montre mon nouveau jouet ! me demanda-t-il d'un ton amusé, ayant eu la même idée que moi en s'achetant une "*nouvelle bécane*", comme on surnommait nos vélos pour se marrer.

Sa voix m'avait simplement traversé les oreilles. Je ne lui prêtais pas vraiment attention. Mon esprit était obnubilé par cet étrange sentier qui était apparu soudainement sur ma droite à une poignée de mètres.

Je remis correctement mon pantalon lorsque je repris mes esprits, puis interpellai Lukas, qui commençait à s'impatienter.

— Hé, viens par là.

— Quoi, tu as vu une vierge courir dans les bois ? Oh hé, je te parle, Marc ! Tu ne me réponds même pas et je devrais t'écouter...

— Arrête de faire ton susceptible et ramène-toi !

J'arquai mon sourcil droit, attendant à mon tour qu'il daigne venir jusqu'à moi, tout en essuyant contre les herbes hautes mes chaussures salies des quelques gouttes d'urine.

— Voilà, je suis là ! Si tu comptes te venger, je te préviens, je ne suis pas de si bonne humeur aujourd'hui.

— Ho, ferme-là quelques secondes, tu veux bien, et regarde devant toi.

— Non, toujours pas de vierge à l'horizon, me répondit-il alors que cette conversation n'avait rien de véritablement amusant.

— Si ta femme savait à quelle fréquence cette idée te trotte dans la tête quand on se regroupe avec les potes, elle aurait des doutes quant à ta fidélité. Tu vois ce petit sentier, entre ces deux grands buissons là-bas ? lui demandé-je en m'approchant de quelques pas de celui-ci.

J'avais cette particularité de faire attention aux moindres détails. Avec la jeunesse que j'avais menée, ce n'était pas un talent de trop. Donc, je pouvais comprendre au premier abord que ce chemin de terre n'était pas aussi visible que ça.

Nous étions surtout à l'affût de la moindre nouveauté, du moindre changement nous permettant de quitter notre routine, certainement dû à la fameuse crise de la quarantaine. Alors, quoi de mieux que de faire une sortie hors piste, sans réfléchir au parcours à prendre.

CHAPITRE UN

La forêt du Bois de Boulogne nous offrait cette chance. Étendue sur plusieurs milliers d'hectares, il n'était pas difficile de changer d'itinéraire quand bon nous semblait.

Je m'avançai suffisamment pour saisir de mes mains l'un des deux grands buissons. J'écartai quelques branches et quittai le sentier bitumé pour m'aventurer dans la forêt, à pied.

— Marc ? Reviens, les autres sont arrivés. On regardera ça plus en détails tout à l'heure, me prévint-il aussitôt, alors que je n'avais marché qu'un mètre ou deux.

Je revins sur mes pas, surpris de cette étrange découverte. Cela faisait des années que nous parcourions cet endroit, et je ne le remarquais que ce jour-là. Je ne me posais pas plus de questions sur le moment et rejoignis aussitôt mes amis.

Nous étions un groupe de quatre : moi, Lukas et les deux autres, Mathieu et Théo.

— Vous allez bien de si bon matin, les gars ?

— Nickel ! me répondent-ils en chœur.

Je retournai sur le sentier bitumé pour regarder le nouveau jouet de Lukas. Ce n'était pas pour me vanter, mais je trouvais que le mien était un bien meilleur choix. Enfin bref, une fois que nous avions fini de l'observer, je me relevai et pris la parole.

— J'aime bien, il sera mieux que l'ancien de toute façon !

— Merci ! Eh oui, on n'a pas tous le même budget que toi, sinon j'aurais sans doute pris le tien !

— Alors, apparemment, tu aurais trouvé un autre chemin à prendre pour notre petite virée ? me demanda

Théo sur sa selle, le pied gauche à terre pour ne pas basculer.

Je regardai le ciel qui s'assombrissait de plus en plus. Je sentais que la pluie n'allait pas tarder à nous mettre des bâtons dans les roues. Je rétorquai donc, sans lui répondre directement.

— Oui justement, allons-y avant qu'il ne pleuve à verse, les gars, proposé-je en prenant en main ma monture.

Sans qu'ils me reprennent sur ma manière peu conventionnelle de les ignorer, ils décidèrent de me suivre.

J'étais en tête de peloton, comme un chef de bande. Peu après, le temps me donna raison, comme toujours. À peine sommes-nous partis que la pluie prit possession de l'atmosphère. Heureusement que la cime des arbres nous en protégeait.

Ce n'est pas pour autant que nous étions complètement à l'abri de ce temps. L'eau coulait abondamment sur les feuilles du sommet, pour finir sa course à stagner sur le sentier de terre dont on ne connaissait à cet instant, rien.

Le sol devenait de plus en plus mou, la boue nous ralentissait. Mais peu nous importait, tant que nous avions encore la possibilité de poursuivre notre chemin.

Dans un virage, sur la sente, à exactement un kilomètre du point de départ de ce chêne majestueux, un autre arbre tout aussi impressionnant avait pris l'usufruit du passage.

C'était pour moi la preuve que cette étrange voie n'avait pas été empruntée depuis un bon moment. Je prévins donc mes amis de cet obstacle, risquant de faire

CHAPITRE UN

tomber quiconque n'en prendrait pas garde.

— Attention ! La boue camoufle les racines, les gars !

Trop tard ! Nous étions trois à être passés au-dessus sans encombre, hormis Mathieu qui, tête en l'air comme toujours, avait glissé en s'étalant de tout son long sur ce sol gadouilleux, vaseux.

Nous nous étions bien évidemment arrêtés pour vérifier qu'il allait bien. Théo descendit de sa monture et voulut l'aider à se relever quand il se tétonisa, d'un coup, laissant place à un silence de plomb.

— Mathieu, ça va ? demanda Lukas, constatant sur son visage une expression de peur.

— Non, regardez... ce n'est pas...

Tout en parlant, il montrait du doigt une étrange racine blanche, celle sur laquelle il avait trébuché.

— Bon sang ! J'appelle la police ! s'exclame Lukas en sortant son téléphone de sa banane.

Un os humain. Mathieu avait trébuché sur un os humain. Comment cela se pouvait-il ? S'il n'était pas tombé, cette curieuse découverte aurait continué à se fondre dans le décor.

Mes amis étaient horrifiés, moi je n'exprimais aucun sentiment. Je savais cependant que cette découverte allait changer bien des choses dans ma vie. Maudite soit cette fichue journée.

BOULOGNE-BILLANCOURT

UN AN APRÈS, JOUR POUR JOUR

2

STÉPHANIE

JOUR 1, DANS LA MATINÉE

Je me redresse sur la tête de lit, tendant mes bras pour m'étirer tout en baillant. Après quelques secondes, je pivote la tête sur ma droite, souhaitant regarder l'heure, sur le vieux radio réveil que j'ai récupéré de la chambre d'enfance de ma sœur. Je me frotte les yeux, je n'y vois pas bien clair de si bon matin.

En le scrutant d'un peu plus près, je constate que nous sommes déjà le dix-neuf octobre. J'inspire, puis soupire tel un signe de désespoir.

Je me vois bien tirer cette moue sur mon visage, représentant de loin le fond de ma pensée. En effet, aujourd'hui est un jour spécial. Pour faire simple, une journée lourde et bien galère.

— Bon allez, ma grande, sois forte.

Je me lève enfin, ouvre mes rideaux, puis mes fenêtres en grand pour aérer un maximum. Chaque matin, c'est la même rengaine, j'ai l'impression qu'un fennec a dormi à mes côtés toute la nuit, imprégnant son odeur pestilentielle dans toute la pièce...

Ou bien c'est moi. Quoique ça ne m'étonnerait pas.

CHAPITRE DEUX

Il suffit de sentir ce magnifique bouquet d'arôme de mes dessous-de-bras. Allez, une bonne douche s'impose.

J'ouvre ma commode qui se situe juste à côté de ma porte d'entrée, avant de réaliser que j'ai oublié de faire tourner la machine à laver le linge, hier matin. Je n'ai plus de string.

— Eh merde ! J'ai oublié... Sûr que personne ne peut le faire à ma place !

Ma petite moue du visage colérique d'il y a vingt secondes se transforme en celle d'un ennui mortel. Je hausse les sourcils puis soupire à nouveau.

Merci, ma belle conscience de me rappeler que je vis seule depuis toujours. Et fort heureusement, ce n'est pas dans un palais, sinon je ne sais pas comment je ferais pour l'entretenir.

Après, cela ne veut pas dire que je me plains de mon petit deux-pièces, non, au contraire. Il me suffit bien et j'en suis très heureuse, mais je dois admettre que je commence à me lasser de cette solitude, qui dure depuis bien trop longtemps.

Je fouille quand même dans ces tiroirs mal rangés, avec un peu de chance, je vais tomber sur un rescapé bien caché.

— Oui ! Ne jamais partir pessimiste, ma grande !

Une belle grosse culotte de grand-mère, celles que j'utilise lorsque j'ai mes règles. Je savais qu'il ne fallait pas lâcher le morceau. Eh, bah, il m'en faut vraiment peu pour être heureuse. Il faut que je me bouge sinon je vais finir par être en retard au taff.

Il est déjà 7 heures ! L'eau chaude a tendance à me

YANN BOURDON

RESCAPÉ

1

MARC, UN HONNÈTE PÈRE DE FAMILLE, FAIT UNE DÉCOUVERTE MACABRE DANS LE BOIS DE BOULOGNE SUITE À UNE MATINÉE EN APPARENCE TOUT À FAIT ORDINAIRE.

UN AN PLUS TARD, IL SE RETROUVE EN PROIE À LA DÉPRESSION ET SON COMPORTEMENT CHANGEANT AFFECTE SA VIE DE FAMILLE. NOTANT QUE SA FEMME EST DEVENUE DISTANTE, IL EST DÉTERMINÉ À EN COMPRENDRE LA RAISON ET SE LANCE DANS UNE INVESTIGATION EN SECRET.

PARALLÈLEMENT, STÉPHANIE, INSPECTRICE DE POLICE, REÇOIT ENFIN LE DOSSIER D'UN VIEIL HOMICIDE QUI LA TOUCHE PERSONNELLEMENT APRÈS UNE ANNÉE DE RECHERCHES INFRACTUEUSES.

LE CORPS RETROUVÉ EST CELUI DE SA SCEUR, QUI AVAIT DISPARU SANS LAISSER DE TRACES PLUSIEURS ANNÉES auparavant. BIEN QUE SA HIÉRARCHIE NE L'AIDE PAS, ELLE EST RÉSOLUE À METTRE TOUT EN ŒUVRE POUR RÉSOUUDRE CE CRIME ET RENDRE JUSTICE.

À MESURE QUE MARC ET STÉPHANIE PROGRESSENT DANS LEURS RECHERCHES RESPECTIVES, D'ANCIENNES HISTOIRES DE FAMILLE RESURGissent, CERTAINES PLUS SOMBRES QUE D'AUTRES.

MARC PARVIENDRA-T-IL À COMPRENDRE LE COMPORTEMENT DE SA FEMME ET À SURMONTER LA DÉPRESSION QUI LE CONSUME ?

STÉPHANIE, RÉUSSIRA-T-ELLE À DÉMÉLER LA VÉRITÉ SUR LE MEURTRE DE SA SCEUR TOUT EN RESTANT OBJECTIVE FACE À LA TÂCHE ÉREINTANTE QUI LUI INCOMBE ?

P O L A R



9 782322 266623

15 € prix France TTC



www.yannbourdon.fr